



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

— Le lundi étant réservé aux billets particuliers pour l'entrée du Musée; c'est ce jour que l'on y rencontre la société la plus élégante et la plus distinguée. Les femmes y sont surtout en grand nombre comme observateurs; elles le sont aussi comme auteurs de tableaux, car on en compte cette année près de cent-soixante dus aux pinceaux des dames.

On voit dans ces réunions de très-jolies toilettes négligées. Des redingotes en soie à petits carreaux rose et blanc, vert et blanc, bleu et brun, et d'autres à mille raies, ou en une très-jolie petite étoffe de soie nommée *georgette*, qui se trouve aux magasins Sainte-Anne, et dont nous voyons un grand nombre de robes de fantaisie dans ce moment. Les mousselines sont moins nombreuses que les tissus en laine et soie.

si légers que l'on emploie cette année. Les dessins sont très-variés en nuances et grandeurs. Sur les mousselines blanches on voit beaucoup de bouquets semés en toutes couleurs.

— Au salon, où la réunion des femmes présente la mode dans tout son ensemble, il est à remarquer que plus des trois-quarts des manches sont étroites, même collantes, depuis le poignet jusqu'au coude ; celles qui sont larges n'ont point de plis autour du poignet, mais s'élargissent graduellement. Le bas est souvent orné d'une petite manchette, garnie de dentelle, qui retourne sur le bras. Sur la manchette, entre la broderie et la dentelle, on met un petit bracelet très-étroit, formé de deux chaînettes en or ou cheveux. L'ampleur des manches, vers le haut, est toujours immense.

ROBES.—Les robes à corsages unis, soit décolletées, soit unies, sont ornées de draperies attachées sur les épaules et croisées sur la poitrine, ou d'un petit schall formant jockeys et venant se joindre sous la ceinture. Par-derrière ils forment le rond comme une pélerine, ou descendent en pointe jusqu'au bas de la taille.

— Des pélerines pareilles aux robes sont faites en guimpes formant pointes sur le devant et boutonnées par derrière. La double garniture qui la borde est très-haute sur les épaules et devient étroite sur le devant afin de dégager la taille.

— Ces pélerines sont assez échancrées autour du cou pour recevoir une chemisette à collet carré et rabattu. Les ruches même se portent assez bas pour dégager le cou. On les remplace quelquefois par un petit fichu de tulle festonné noué en collier.

— On fait pour soirée de jolies robes en organdi blanc ou peint, qui ont des manches courtes très-longues et très-amples. Sur le poignet sont attachés trois ou cinq bouts de rubans qui, fixés sous un nœud, remontent s'attacher sur l'épaule, en divisant la manche sur laquelle ils forment ainsi des crevés. Les corsages sont carrés et décolletés, entourés d'une petite pélerine bordée d'une double rangée de tulle tuyauté qui descend en pointe sur les manches. Au-dessus de l'ourlet, deux ou trois rangées de tulle, également tuyauté, ayant pour tête un ruban tourné en spirale et noué sur un côté du jupon. Ceinture pareille. Une jolie toilette de ce genre était en organdi blanc semé de branches de lilas peint. Garniture de rubans vert et lilas.

FANTAISIES.—On continue à faire de jolis petits tabliers en toute espèce de soie, brodés tout autour et aux poches ; mais ces poches sont

maintenant en dedans, et le tablier n'a qu'une fente marquée par des broderies et fermée par des petits boutons. Les broderies les plus recherchées pour ces tabliers sont au crochet et très-riches de dessins.

— On fait de jolies ceintures en gros grains à riches broderies, garnies de chaque côté d'une petite frange. Elles sortent des ateliers de passementerie de M. Josselin, rue du Ponceau, n° 2, où tous les objets de ce genre sont exécutés avec beaucoup de goût.

— Par mode ou par économie on porte beaucoup de gants en tricot de fil d'Écosse. Ils sont en jolies nuances et marquent parfaitement la forme de la main. Les hommes les emploient aussi beaucoup aujourd'hui.

— On porte beaucoup de guêtres en gros de Naples de couleur avec des souliers noirs.

— Les bas de soie, couleur terre ou gris, brodés en noir, sont très-adoptés pour la campagne.

— On fait des pantouffles en cordonnet de fil tressé, qui sont très-utiles par leur fraîcheur.

Erratum. — Dans l'annonce d'une étoffe dont le dessin est intitulé *lions de Mysore*, dans le n° du 10 mai, le mot *lions* a été substitué à celui de *serpens*. C'est une erreur qu'il est important de corriger pour éclaircir l'explication du dessin, et pour prévenir les antipathies qui pourraient exister contre une des races de ces animaux, ce qui serait préjudiciable au succès de la vente du tissu.



La pauvre Mère.

Vers la fin du mois d'octobre, les premiers froids se faisaient sentir; tout le monde quittait la campagne pour se renfermer dans Paris. J'aime la solitude; je quittai la ville, et je franchis la barrière.

L'automne avait dépouillé les arbres du boulevard extérieur; des feuilles sèches et jaunies tourbillonnaient dans les airs, ou roulaient en bruissant sur la terre; des brouillards humides, tendant de toutes parts leurs voiles grisâtres, s'élevaient ou s'abaissaient tour à tour.

J'avais depuis quelques instans laissé Belleville à ma gauche. Je marchais lentement et la tête penchée, car j'étais triste; des réflexions vagues ou profondes, des rêves sombres et fantastiques, m'emportaient bien loin de Paris, dans un monde meilleur.

Tout-à-coup le bruit d'un sifflet retentit à mon oreille. Il est aigu comme un cri de désespoir, triste et lugubre comme un gémissement.

J'étais arrivé près du cimetière de l'est; un corbillard roulait lentement un cadavre à sa dernière demeure; le concierge avertissait en sifflant les fossoyeurs *de l'arrivée d'une pratique*.

Le cimetière était désert; seulement quelques couples, à demi-cachés par le brouillard, glissaient dans le lointain comme des ombres. C'étaient des amans qui étaient venus chez les morts chercher la solitude; ils folâtraient, riaient, parlaient d'amour sur un sol pavé d'ossements.

L'on a fait d'une tombe un parterre: pourquoi s'étonner que des cœurs frivoles ne cherchent que du plaisir et des fleurs?

Je gravis à pas lents la colline de la chapelle. Parvenu au sommet, je m'assis sur un tombeau. Là, je promenai un long regard autour de moi.

Un bruyant éclat de rire me tira brusquement de cette situation pleine de charmes. Mon attendrissement fit place à l'indignation. Je me dirigeai plein de colère du côté d'où partait le bruit.

C'était de l'une des parties les plus reculées du cimetière, de l'une de ses nombreuses vallées. Une femme était là, seule, assise sur une



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N.º 2. près le passage de l'Opéra
Bonnet en blonde. Robe en murier de Chine des M^{mes} de M^r. Burty rue de Richelieu
N.º 39. Mantille en tulle brodée des M^{mes} de M^{me} Blaisneau rue neuve des Petits champs N.º 36.

pierre tumulaire ; ses joues étaient pâles , creusées ; ses yeux étaient rouges et gonflés ; des larmes brillaient encore sur sa figure. Cependant c'était elle qui avait poussé le bruyant éclat de rire ; c'était elle , car elle riait encore.

Elle me vit , elle détourna la tête , et posa mystérieusement un doigt sur ses lèvres : « Chut ! chut ! tais-toi , dit-elle , comme si elle eût parlé à une personne invisible , chut ! voilà quelqu'un... »

J'approchai : la pauvre femme se mit à tricoter ; sa figure devint impassible ; ses yeux restèrent baissés.

Cependant le brouillard s'était élevé ; il retombait depuis quelques minutes en pluie fine et abondante. Les vêtements de la malheureuse en étaient imbibés. Son corps glacé se repliait sur lui-même. Une goutte d'eau pendait à chacun de ses cheveux , et ses mains , colorées d'un rouge violet , faisaient mouvoir avec peine les aiguilles de son tricot.

C'était une personnification poétique de la souffrance et de la résignation.

« Le tems est bien froid , madame , lui dis-je , pour demeurer ainsi seule en plein air. Sans doute vous attendez pour partir la personne avec laquelle vous causiez tout-à-l'heure ? »

La pauvre créature garda d'abord le silence , puis elle se leva d'un seul bond , et tendit un de ses doigts vers la terre : « Cette personne est là , me dit-elle en me montrant une tombe. »

Sur la pierre étaient gravés ces mots : *A Jules Reinier , mort à dix-neuf ans , sa pauvre mère.*

Hélas ! la malheureuse croyait entendre la voix de son fils lui répondre des profondeurs de son tombeau ; elle causait , riait ; elle était folle d'amour maternel et de douleur.

Je fis quelques efforts pour la tirer du cimetière ; elle me repoussa vivement : « Quitter mon pauvre Jules avant la nuit ! oh ! non , monsieur..... Nous sommes si bien ensemble !..... Si je le laissais seul , il s'ennuierait. »

Un gardien du cimetière passa près de nous ; il fredonnait avec indifférence.

« Cette femme vous inquiète , monsieur ? dit-il d'un ton leste et jovial. Bah ! laissez-la faire ; allez , elle en a bien vu d'autres.

— Comment cela ?

— Depuis un an que son fils est mort , elle a passé toutes ses journées sur sa tombe ; elle cause avec lui ; elle soutient qu'il lui répond....

C'est à mourir de rire.... Du reste, elle porte à manger avec elle ; et les fous..... ça n'a jamais froid. »

La malheureuse grelotait.

Le gardien partit en fredonnant de plus belle un air de vaudeville.

Je n'eus pas le courage d'enlever la pauvre mère à la tombe de son fils. Je ne pus me résoudre à lui ôter une illusion qui la rendait heureuse ; mais je craignais pour sa santé : je voulus du moins lui donner un surveillant.

Je courus après le gardien.

« Veiller sur elle ! me dit-il, bah ! sa famille m'a déjà chargé de ce soin. Elle est riche, sa famille.... »

— Alors comment se fait-il qu'elle permette?.....

— Elle souffre ce qu'elle ne peut empêcher. Il y a six mois, on défendit à M^{me} Reinier de venir au cimetière ; on l'enferma dans un entresol ; elle sauta par la fenêtre.... »

Le gardien se mit à rire en achevant ces mots. Je partis le cœur serré.

Depuis lors, j'allai voir toutes les semaines la pauvre M^{me} Reinier. Je la trouvais causant et tricotant toujours sur la tombe de son fils.

Hélas ! un jour vint où elle n'y était plus. Je courus après le gardien, qui chantait en se promenant au soleil.

« La pauvre mère n'est pas à son poste aujourd'hui ; ses parens l'auraient-ils renfermée ? Ne serait-elle plus folle ? »

Le gardien interrompit son couplet au milieu d'une mesure, puis il poussa un joyeux éclat de rire.

« Non, monsieur, dit-il en se frottant les mains ; elle n'est plus folle, Dieu merci..... Mais c'est égal, elle viendra ce matin au cimetière. »

Il tourna la tête pour jeter un regard vers la longue avenue qui conduit à la principale porte de l'enceinte funéraire.

« Tenez..... la voilà, » s'écria-t-il ; et il me montrait un corbillard qui gravissait à pas lents la montagne.

(Cet article et celui intitulé *la Cafetière*, inséré dans le dernier Numéro, sont tirés du *Cabinet de Lecture*.)



Revue des Théâtres.

Pour suivre les nouveautés dramatiques du moment, supposez un homme partant des fossés de la Bastille et remontant le boulevard, au Cirque Olympique il trouve *les Lions de Mysore* et les artistes sociétaires de M. Martin ; à la Gaîté, *Faoras*, mélodrame à grand spectacle ; à l'Ambigu, *les quatre Sergens de La Rochelle*, pièce contemporaine qu'une singulière habileté est parvenue souvent à rendre risible, en dépit de l'intérêt si profondément tragique du sujet ; à la Porte Saint-Martin, c'est plus qu'une pièce, c'est une école qui se fonde, qui s'ouvre sous les auspices de M. Alex. Dumas ; c'est *Antony*, avec des passions forcenées, avec sa métaphysique sociale et dramatique, avec ses scènes poignantes, reflétées des mœurs contemporaines et des théâtres étrangers, avec le feu par momens admirable de M^{me} Dorval et le talent de Bocage, le compagnon de sa quotidienne ovation. Au Gymnase, vous entrevoyez sur l'affiche *la Favorite* ; aux Variétés, vous voyez *Jacqueline*, et saluez la jeunesse éternelle du succès de M. Cagnard, ayant pour pendant celui de Mayeux, garde national, dans *le Boa*. Vient le Théâtre Ventadour, et ici vous vous arrêtez, car il s'agit d'une œuvre d'importance, de *Zampa*, ou *la Fiancée de marbre*, de M. Mélesville ; au Vaudeville, le succès de M^{me} Dubarry, déjà sur son déclin, est relevé par l'apparition d'*Heur et Malheur*, tandis que le Théâtre-Français prélude par *Charlotte Corday* à la ruine des drames révolutionnaires qu'il compte exploiter. Puis enfin vous vous enfoncez dans l'Odéon où vous frémissiez d'horreur à la vue de l'infanticide Norma, et où parfois vous êtes ébranlé par les accens déchirans et les inspirations énergiques de la druidesse du faubourg Saint-Germain.



MÉLANGES.

Don Martin Gil est un nouveau roman de M. Mortonval ; c'est une étude sévère de l'Espagne sous Pierre-le-Cruel. L'époque est bien choisie , et l'auteur a tiré un excellent parti des annales castillanes. C'est là ce don Pédro , cet enfant gâté de la tyrannie , cet autre Néron des tems féodaux , ardent aux voluptés qu'il assaisonnait de sang humain , opiniâtre comme tous les sots , implacable comme tous les hypocrites ; la reine Blanche de Bourbon est représentée non comme une femme imprudente et légère , mais comme une Française de cette époque dévote et un peu coquette , pleine de ces grâces et de ces manières que la France a toujours enseignées aux peuples étrangers , entraînée à son insu par un sentiment tendre qu'elle n'aperçoit pas , qui n'aura jamais chez elle la puissance d'une passion , et qui cependant l'expose à tous les dangers ; tout cela forme des tableaux que M. Mortonval , avec la vraisemblance poétique nécessaire , a rendus plus piquants par l'exacte probabilité des traditions.

— On s'étonne depuis quelque tems de l'éloignement de Mademoiselle Mars de la scène de la rue Richelieu , et l'on se demande si son absence sera éternelle. Quelques personnes croient que la santé de cet e admirable actrice est dans un état alarmant. Voici la vérité : si mademoiselle Mars prive le public de sa présence , c'est que telle est sa volonté. La Comédie-Française lui a offert un engagement de deux années aux conditions suivantes : *trente mille francs* à prendre sur la subvention royale , sa part assurée à *douze mille francs* , l'intérêt de ses fonds sociaux , au total *quarante-cinq mille francs*. Mademoiselle Mars refuse cet engagement sous prétexte que la Comédie-Française , dans sa situation présente , ne lui offre pas assez de garanties.

A ce Numéro est jointe la planche 805.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours , avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription , pour un trimestre : Paris , 9 fr. — Départemens , 9 fr. 50. — Etranger , 10 fr.

Avec une couverture , 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES , *Boulevard des Italiens*, n° 2 , L. , et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ , rue Saint-Louis , N° 46 , au Marais.